

Niveau : **TERMINALE**
toutes séries
Discipline : **PHILOSOPHIE**

CÔTE D'IVOIRE – ÉCOLE
NUMÉRIQUE



COMPÉTENCE IV : TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE LA CONNAISSANCE

THEME : Les conditions d'élaboration de la connaissance

LEÇON 1 : LANGAGE ET VÉRITÉ

Situation d'apprentissage

Avant l'arrivée de leur professeur de philosophie, les élèves de la TA5 du Lycée Moderne de Divo engagent un débat dont le thème est « langage et vérité ». En vue de s'accorder sur le sens de la vérité, ils décident de connaître les différentes formes de langage, de distinguer les différentes acceptions de la vérité et d'analyser les limites du langage dans l'expression de la vérité.

INTRODUCTION

Aujourd'hui il est aisé à chacun de nous de reconnaître qu'il est difficile de nous accorder sur le sens de la vérité, et cela, à cause des différentes acceptions qui la définissent mais aussi des différentes formes de communication qui la structurent et qui montrent leurs limites dans l'expression de la vérité.

Alors, qu'est-ce que la vérité ? A quel critère la reconnaît-on ? Au-delà de cette préoccupation émerge une autre : Est-il possible de transmettre fidèlement nos pensées vraies ? Autrement dit, le langage est-il un moyen efficace de communication de la vérité ?

I – LES DIFFÉRENTES FORMES DE COMMUNICATION.

A – Les caractéristiques de la communication et du langage

1 – La communication animale

Le langage est un système de signes oraux et éventuellement graphiques qui permet à l'homme d'exprimer et de communiquer sa pensée ou son émotion. Or la communication, c'est l'action d'échanger, de mettre en commun des informations ou des messages pour les transmettre et créer une relation entre individus. Autant dire avec le linguiste anglophone du XX^{ème} Siècle **John SEARLE** (**John Rogers Searle est un philosophe américain né à Denver le 31 juillet 1932 (Âge : 88 ans)**) que : « **La communication est la fonction essentielle du langage.** » Dans son œuvre *Les actes du Langage*. C'est dire que ce à quoi le langage est destiné, c'est de transmettre des actualités, c'est-à-dire divulguer un message. Dans ces conditions, tout ce qui est communication relèverait du langage.

A ce niveau, n'est-il pas possible de parler de langage par rapport au mode de communication des animaux ?

Le langage comme moyen de communication semble présent chez les animaux sous la forme de codes de signaux, de cris, de danses, etc. Nous en voulons pour preuve, les études sur les abeilles opérées par L'éthologue allemand **Karl von Frisch**, (né le **20 novembre 1886 à Vienne, Autriche et mort le 12 juin 1982 à Munich, Prix Nobel de physiologie ou médecine et professeur de zoologie**), dans son œuvre *vie et mœurs des abeilles*, estime que les animaux, en générale, et les abeilles en particulier, ont un mode de communication bien particulier. D'après lui, la danse en forme de huit (8), exécutés par les abeilles, leur permet de se donner des informations relatives au butin et d'agir conséquemment surtout quand ils découvrent ce butin. Et comme après tout cela les congénères de la danseuse s'exécutent, alors d'après **Karl Von FRISCH** la communication est passée et il y a eu langage. Dans le même sens **L'Abbé Guillaume hyacinthe BOUGEANT** (1690-1743) disait que : « **La nature lui (le chien) a donné la faculté d'entendre et de se faire entendre, c'est-à-dire de parler.** » L'amusement philosophique et le langage des bêtes. Ce qui revient tout simplement à dire que le chien communique et utilise le langage comme tous les autres animaux.

Mais ce mode de communication propre aux animaux, même s'il permet de transmettre des messages, relève-t-il véritablement du langage ?

2 – La spécificité du langage humain.

D'après le linguiste suisse **Ferdinand de SAUSSURE** (né à Genève le 26 novembre 1857 et mort à Vufflens-le-Château le 22 février 1913), dans son *Cours de linguistique générale* : « **Le lien unissant le signifiant au signifié (...) est arbitraire** ». C'est dire que le langage humain, qui est fondé sur le signe linguistique, renferme deux réalités : **le signifiant** qui est l'aspect matériel du signe (signes sonore, gestuel, pictural, graphique, scriptural ...), c'est-à-dire la représentation mentale de la forme et de l'aspect matériel du signe, et **le signifié** qui désigne la représentation mentale du concept associé au signe. Et c'est de façon conventionnelle qu'un mot ou un nom est attribué à un être.

Aussi les conditions dans lesquelles s'opèrent la communication animale ne suffisent-elles pas pour dire des animaux qu'ils ont un langage. En effet, entre le mode de communication des animaux et celui des hommes « **Les différences sont considérables et elles aident à prendre conscience de ce qui caractérise en propre le langage humain** », selon les termes du linguiste Français **Emile BENVENISTE** (1902-1976). Autrement dit, même s'il y a communication chez les animaux, celle-ci est loin de la communication interhumaine qui elle est prise en compte par le langage. En effet, la communication animale n'est ni plus ni moins qu'un « **code de signaux** ». Contrairement au langage humain, la communication animale se caractérise par sa fixité (nombre fixe ce signes), son invariabilité (incapacité à changer les signes), sa nature indécomposable et sa transmission unilatérale. Elle est instinctive, naturelle, limitée et sans échange. Celui des hommes est évolutif, adaptable, variable, créatif, polysémique, culturel et est surtout fait de **dialogue entre un pôle émetteur et un pôle receveur**, c'est-à-dire qu'**il appelle une réponse et non une certaine conduite**.

C'est pourquoi, chez l'homme l'on peut distinguer la communication interpersonnelle, la diffusion d'informations par les médias, la communication de groupe, la communication de masse, la communication olfactive, la communication par les signaux, le langage gestuel, le langage vocal, et surtout le langage informatique qui montrent que le langage a un caractère multifonctionnel. C'est reconnaître aussi qu'en tant que moyen d'expression, le langage a plusieurs fonctions, en plus de celle de la communication. Et cela aussi bien sous sa forme vocale, écrite que gestuel. Dans le langage et plus particulièrement dans la langue, qui est son système d'expression écrite ou orale, utilisé par un groupe de personnes ou une communauté linguistique pour échanger, il y a principalement la fonction expressive, car il permet d'exprimer, de célébrer, de dire et de signifier le monde. Le langage a aussi

d'autres fonctions que la simple communication de l'information : fonction d'élaboration de la pensée, fonction appellative, fonction conative, la fonction esthétique que l'on retrouve dans la puissance symbolique de la poésie, la fonction magique dans la mesure où les mots dominant et gouvernent les choses. Cette magie du mot permet de dire ce qui n'est pas encore ou de ressusciter ce qui est mort. C'est pourquoi, dans son œuvre *Clef pour la linguistique moderne*, le linguiste français **Georges MOUNIN** (1910-1993) a fait cette remarque : « **Une des conquêtes de la linguistique actuelle est d'avoir perçue et soigneusement distinguée différentes fonctions du langage.** »

B – Le langage comme moyen d'expression de la pensée

1 – Le fondement culturel du langage

Le langage a une valeur et une utilité culturelle car comme l'atteste le vécu des enfants sauvages de **Lucien MALSON**, en dehors du cadre socio culturel, il ne peut y avoir de langage. C'est dire que l'élément de différence fondamentale est que le langage est lié à la culture. En effet, il est vrai que dans **la conception Judéo-chrétienne**, Dieu a donné la parole à l'homme, mais il est aussi vrai que depuis l'histoire de la **Tour de BABEL**, chacun de nous est sensé apprendre à utiliser le langage dans sa langue, définie comme le produit social de la faculté du langage, ou dans une langue avec des codes précis. Aussi contrairement à **LUCRECE** qui depuis l'Antiquité a défendu l'idée selon laquelle le langage est naturel à l'homme car pour lui, c'est la nature qui a poussé les hommes à émettre des sons, et **ROUSSEAU** qui estime, pour sa part, que les besoins moraux instinctifs, naturels et les passions sont à l'origine des langues ; de nos jours, les linguistes ont démontré plutôt que, loin d'être une donnée naturelle, le langage s'acquiert et est donc un fait culturel. Dans son œuvre *La philosophie du langage*, **Henry DUMERY** (philosophe français né en 1920 à Auzances, et mort en 2012. Il était l'ami de Maurice Blondel, et le commentateur de sa philosophie. Il a été professeur à l'Université Paris) écrit à cet effet ceci : « **Tout le passé culturel est inhérent à l'acquis linguistique d'un peuple.** » C'est dire avec lui que le langage, sous toutes ses formes, s'acquiert et s'apprend en société, car tout ce qui s'acquiert est le produit d'un apprentissage qui ne peut avoir lieu que dans un groupe culturel bien défini. Et c'est d'ailleurs par rapport au groupe aussi que la manière d'utiliser le langage, qu'un mot par exemple a un sens. C'est pourquoi, toutes les composantes du langage s'apprennent. D'ailleurs, chaque langue est une organisation particulière des données de l'expérience, une organisation tributaire des traditions, de la mentalité, du contexte géographique, des intérêts propres à un groupe. Une langue est l'expression d'un peuple avec ses croyances, ses coutumes, son rapport singulier au monde ; si bien qu'apprendre à parler revient à apprendre à percevoir et à penser le monde d'une certaine manière. Il n'y a donc pas de société proprement humaine sans langage (en tant que système de signes conventionnel et doublement articulé). Plus particulièrement, le langage permet la relation contractuelle car il lie les contractants par la parole engagée ou le texte signé qui remplacent les mécanismes innés et les simples rapports de force naturels. Le langage, par l'intermédiaire du droit, règle donc les relations humaines sur la base d'un consensus (accord volontaire).

Ainsi, ce que le langage permet d'élaborer, c'est un monde commun qui n'est pas seulement un monde de choses, mais un ensemble de valeurs. Le langage unit non seulement parce qu'il favorise la communication, mais aussi parce qu'il favorise la « **communio**n », c'est-à-dire l'instauration des règles communes morales, juridiques ou esthétiques.

Le langage en ce sens n'est pas seulement un outil qui permet de communiquer les valeurs communes, il contribue à les créer. La linguistique a bien montré que la langue modèle et construit notre rapport au monde : on pense comme on parle. Une communauté linguistique est d'abord une communauté

culturelle. Non seulement le langage, en tant que porteur d'une vision du monde, unit culturellement les membres d'une même communauté linguistique, grâce au langage, cette vision commune est transmise de génération en génération.

2 - La relation intime entre le langage et la pensée

D'après **René DESCARTES** : « **C'est parce qu'ils n'ont pas la pensée que les animaux ne parlent pas.** » Cette phrase implique l'idée que le langage, de façon générale, est lié à la pensée et provient d'elle. Cela est d'ailleurs confirmé aussi bien par l'opinion commune que par la plupart des intellectuels qui conçoivent que l'homme ne doit dire que ce qu'il a conçu en pensée. C'est dire que la pensée n'existe pas indépendamment du langage, elle dépend du langage puisque c'est à travers celui-ci que la pensée prend corps, consistance, réalité. Dès lors, la parole que nous tenons exprime essentiellement le vrai en ce sens qu'il y a adéquation de la pensée avec elle-même et avec le réel. Inversement, nous nous sommes fait l'idée que tout ce qui est pensée doit pouvoir être dit, surtout lorsque cela est bien pensé, dans la mesure où le discours est l'expression de nos pensées. Car comme le fait remarquer **Friedrich HEGEL** dans *La phénoménologie de l'esprit* : « **C'est dans les mots que nous pensons (...). Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.** » Ce qui signifie simplement que c'est le langage qui, par les mots, donne naissance à la pensée et sens aux choses. La pensée ne devient alors claire et consciente d'elle-même que par les mots. Il n'y a donc pas de déperdition de sens lorsque la pensée prend corps dans l'expression linguistique (silencieuse ou articulée). Tout ce qui est clairement pensé peut s'exprimer. Il ne peut en être autrement dans la mesure où, depuis l'Antiquité, **PLATON** a démontré que le langage et la pensée sont liés de façon intime comme le sont le recto et le verso d'une même feuille. C'est justement ce qu'il confirme dans *Le Cratyle* lorsqu'il affirme ceci : « **Qui connaît les mots, connaît les choses.** » C'est dire ici que parler, c'est ne dire que la vérité. Autrement dit, communiquer à travers des mots permet d'exprimer essentiellement ce qui est vrai. Et comme ce sont nos énoncés ou nos pensées qui sont vraies ou fausses, le philosophe français **Maurice Merleau-Ponty** (né à Rochefort-sur-Mer le 14 mars 1908 et mort le 3 mai 1961 à Paris), nous invite à admettre cette idée selon laquelle : « **Il n'y a pas de pensée extérieure au langage (...) Le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée trame dans le langage** » Le langage indirect et les voix du silence dans *Signes*, [3]1951, Gallimard, p. 54. Cf. *Phénoménologie de la perception*, p.211-212.

Il s'agit de comprendre que tant qu'elle n'est pas formulée la pensée est un leurre et c'est dans le langage que « **trame la pensée** ». Beaucoup plus qu'un moyen le langage est quelque chose comme un être et c'est pourquoi il peut si bien nous rendre présent quelqu'un : la parole d'un ami au téléphone nous le donne lui-même comme s'il était tout dans cette manière d'interpeller et de prendre congé, de commencer et de finir ses phrases, de cheminer à travers les choses non dites. Reconnaissons ainsi avec le peintre français **Eugène Delacroix** (né le 26 avril 1798 à Charenton-Saint-Maurice et mort le 13 août 1863 à Paris) que : « **La pensée sans le langage n'est qu'une nébuleuse.** » Le langage serait donc **indissociable** du développement des facultés proprement humaines, à l'exemple des enfants sauvages qui privés de langage, sont privés d'un développement intellectuel normal. Le langage serait donc une condition suffisante de la pensée. Être capable de parler, c'est faire preuve de conscience de soi, de réflexion, donc de pensée. Cette faculté est en ce sens exclusivement humaine. C'est dans cette logique que le poète et critique Français **Nicolas Boileau**, dit Boileau-Despréaux, (né le 1^{er} novembre 1636 à Paris et mort dans la même ville le 13 mars 1711) affirme ceci : « **Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément.** » *Art poétique*, Chant I, v. 147-207. Autrement dit, chaque idée doit pouvoir trouver le mot juste qui lui a donné la forme pour être transmise

comme il se doit. C'est dire que l'on peut tout exprimer, si ce qu'on cherche à exprimer est une idée précise et claire, une signification sensée, car le langage est un système combinatoire de signes, réglé par la syntaxe et la sémantique, qui rend logiquement et matériellement possible l'expression de notre pensée à autrui.

Comme on le voit le langage sert à communiquer et à transmettre des informations au moyen de signes (oral, gestuel, écrit, etc.), mais communiquer c'est aussi et surtout échanger des idées, des pensées, des émotions, des sentiments, des manières d'être ou de faire et surtout dialoguer à partir de signes de décodage bien établis. C'est pourquoi, dans **la conception Judéo-chrétienne** c'est à l'homme, être créé à son image et doué de raison, que Dieu à concéder la parole comme un don qui lui est spécifique. Or parler, c'est faire usage de la parole, s'exprimer, communiquer à travers des mots pour donner sens aux choses. Comme le dit **PLATON** dans *Le Cratyle* : « **Qui connaît les mots, connaît les choses.** » C'est dire que celui qui parle dévoile sa pensée sur les choses, et comme c'est la pensée qui fait l'homme alors parler c'est se dévoiler. Dès lors, le langage est capable de rendre compte de la réalité, d'atteindre la vérité, car c'est grâce au langage qu'on décrit le monde, sa puissance magique consiste à se substituer à la réalité en faisant exister ce qu'elle nomme. Ce qui fait dire à **Thomas HOBBS** que : « **Grâce aux dénominations correctes, le langage permet à l'homme d'élaborer une science de la nature et de lui-même.** » *Léviathan*.

Cette présentation très générale du langage permet d'insister sur le fait que, c'est par lui que nous exprimons ou disons fidèlement ce que nous pensons ou concevons comme vrai. Aussi convient-il d'expliquer la relation intime qu'il y a entre le langage et la pensée.

II – LES DIFFERENTS TYPES DE VERITE.

A – Les différents critères de la vérité.

1 – La réalité comme critère de vérité

Le mot vérité est employé dans plusieurs acceptions qui ne pourraient être définies dans les mêmes termes ou remplacées par un même synonyme.

En effet, sous son aspect conceptuel, le mot vérité renvoie généralement à l'idée de ce qui est, c'est-à-dire à la réalité, comme le dit **LEIBNIZ**, dans sa *Monadologie* : « **Aucun fait ne saurait se trouver vrai ou existant, aucune énonciation véritable, sans qu'il y ait une raison suffisante pour quoi il en soit ainsi et non autrement** ». Ainsi nous avons pris l'habitude de dire que ce qui est vrai est réel. C'est dire que la connaissance d'une chose est vraie lorsque les informations que nous avons à son sujet sont réelles ou vérifiables. Ce qui fait dire à **Emmanuel KANT** dans *La Critique de la raison pure* que : « **La définition nominale de la vérité, qui en fait l'accord de la connaissance avec l'objet, est ici admise et présupposée.** » **Emmanuel KANT** nous recommande et exige que la vérité soit synonyme de réalité.

Ainsi est vrai, ce qui à propos d'une chose ou d'un objet est d'autant plus réel qu'il correspond à l'objet ou à la chose même. Ce qui suppose que vous dites des faussetés ou des mensonges lorsque ce que vous avez dit ne peut pas être vérifié dans la réalité ; et quand ce que vous dites peut-être vérifié de façon concrète ou empirique, alors vous êtes dans le vrai.

Ici, il nous faut accepter et considérer que ce qui est vrai est réel, par conséquent la vérité est dans la réalité, elle se mesure sur la réalité. Ce que confirme d'ailleurs **Jacques BOSSUET**, dans sa *Logique*, au livre I, lorsqu'il dit ceci : « **Le vrai est ce qui est ; le faux ce qui n'est point.** » En ce sens, la vérité est la conformité de ce que l'on dit avec ce que l'on pense ou avec ce dont l'on parle. C'est pourquoi, selon **Saint Thomas d'Aquin**, la vérité est l'accord des choses et de nos pensées ou l'accord de nos

pensées avec la réalité. La vérité est donc conçue comme accord ou correspondance entre le langage et la réalité. C'est dire par conséquent que la vérité n'est pas la réalité dans la mesure où ce qui est réel peut être faux. Et c'est le cas d'un faux billet de 10000f, qui est certes réel empiriquement mais faux dans son usage.

Dès lors, cette conception que nous avons tendance à donner de la vérité fait que très souvent la vérité pour nous devient une évidence.

2 – L'unanimité comme critère de vérité

La vérité est universellement admise, pour le sens commun, comme ce qui doit requérir l'accord de tous dans la mesure où nous avons pris l'habitude de dire que ce qui est su ou connu de façon unanime, c'est-à-dire par tout le monde comme vrai est nécessairement vrai, faisant ainsi de l'unanimité, c'est-à-dire l'accord parfait ou un avis partagé par tout le monde sur une position donnée, un critère suffisant de vérité. Ainsi, on adhère à telle ou telle croyance parce que c'est la croyance de tout le milieu. On adopte tel ou tel comportement dans telle ou telle situation parce que c'est ce que tout le monde fait en pareille occasion, surtout dans la communauté des savants. **Gaston BACHELARD** a alors raison de dire dans *Le nouvel esprit scientifique* que : « **La vérité scientifique est une prédiction, mieux une prédication. Nous appelons les esprits à la convergence en annonçant la nouvelle scientifique.** » C'est dire que toute idée vraie entraîne nécessairement l'accord de tous et s'impose à tous. Comme le souligne **André LALANDE**, dans son œuvre *La raison et les normes* : « **On appelle vérité (...) ce qu'on a cru vrai à une certaine époque ou en un certain pays.** » C'est pourquoi, une majorité qui se dégage d'une consultation électorale peut allégrement gouverner parce qu'elle représente en ce temps la position majoritaire qui est toujours la véritable position. Telles sont les attitudes qui engendrent généralement le conformisme, le mimétisme et le suivisme.

Ici alors nous estimons que tout le monde ne peut pas se tromper à la fois, et que la vérité ainsi conçue est une évidence.

3 - L'évidence comme critère de vérité

Est évident ce qui renvoie à une certitude et pour lequel l'on n'a plus besoin de preuves pour l'attester. Ce qui est évident c'est ce qui s'impose de lui-même et pour lequel rechercher toute preuve devient illogique (absurde, tautologie). C'est cela qui fait dire à **René DESCARTES** (1596-1650), que la vérité découle de l'évidence d'une intuition ou l'intuition d'une évidence. Ainsi, l'idée vraie est celle qui se présente « **clairement et distinctement** » comme tel à l'esprit. Il affirme cela en ces termes : « **La vérité est une notion si transcendantale claire qu'il est impossible de l'ignorer.** » *Discours de la méthode*. C'est dire que tout être conscient qui voudrait remettre en cause une vérité ou l'ignorer ferait simplement preuve de mauvaise foi. C'est pourquoi, **Baruch SPINOZA**, dans son œuvre *L'Ethique* soutient l'idée de **DESCARTES** en affirmant ceci : « **Qui a une idée vraie sait en même temps qu'il a une idée vraie et ne peut douter de la vérité de la chose.** » Par conséquent nous devons admettre l'idée que la vérité est si évidente qu'elle n'admet ni preuve ni doute à son sujet, et elle est valable pour tout homme conscient, à cause de sa cohérence. Dans le domaine des sciences formelles, la vérité d'une proposition va de pair avec la forme du discours. Elle dépend absolument de la cohérence logique. C'est dans cette logique d'ailleurs que l'Encyclopédiste **Dénis DIDEROT** pose cette question : « **N'est-il pas de la nature de toute vérité d'être claire et d'éclairer ?** ». *De la Suffisance de la Religion Naturelle*.

Retenons donc ici que la vérité est à elle-même son propre critère parce qu'elle est évidente, c'est-à-dire sans aucun doute.

4 – Le pragmatisme ou l'efficacité comme critère de vérité

Selon cette théorie, est vrai ce qui a de la réussite. Ce qui est efficace.

De ce qui précède, nous retenons que la vérité peut se fonder sur un critère matériel (l'accord entre l'idée et la chose), un critère logique ou formel (la cohérence du discours), sur la certitude (ce qui donne des résultats probants), sur le critère pragmatique (ce qui réussit) et sur l'évidence (ce qui n'a pas besoin de démonstration). Comme le reconnaît le psychologue et philosophe américain **William JAMES** (11 janvier 1842 - 26 août 1910) dans son œuvre *Le pragmatisme* : « **Le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée, de même que le juste consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre conduite.** » C'est dire que les idées vraies ne sont rien d'autre que des idées « qui paient », ce qui arrange le plus grand nombre, et même tout le monde dans l'idéal.

Face à cette polysémie qui caractérise la notion de vérité, le constat est que la vérité n'est pas absolue. D'où la relativité de la vérité elle-même.

B – La relativité de la vérité

1 – Le scepticisme comme doute radical

Le sophiste **PROTAGORAS d'ABDERE** (Vème siècle avant J.C) reste convaincu que « **L'homme est la mesure de toute chose** » *De la vérité*. C'est justement cette attitude qui a conduit au scepticisme, c'est-à-dire à l'affirmation qu'il n'existe pas de vérités objectives. Et qu'il est impossible d'établir une preuve définitive du vrai ou un critère qui fera l'unanimité. C'est pourquoi, selon **PYRRHON D'ELIS** (vers 365–275 av. J. -C.), toutes les preuves qu'on apporte pour soutenir une vérité donnée, doivent à leur tour être prouvées. Il décide pour sa part de douter de tout, et être indifférent à tout en pratiquant l'Épochè, ou suspension du jugement.

En effet, parler de la relativité de la vérité revient à admettre l'idée que la vérité n'est pas absolue. Surtout quand elle est construite ou encore quand elle est le fruit d'un jugement. Dans un jugement, en effet, les circonstances, même dans la démarche scientifique, peuvent varier selon le temps et le lieu ; mais aussi par rapport au niveau de connaissance des hommes. C'est cela qui fait dire à **André LALANDE** dans son *Dictionnaire de Vocabulaire critique et technique de la philosophie*, ceci : « **Chaque siècle a ses vérités** ». Tout cela nous laisse comprendre que la vérité n'est pas définitivement acquise ni indéracinable. Toute vérité est vérité d'époque. C'est pourquoi la vérité scientifique d'aujourd'hui peut être l'erreur de demain. Elle n'est vérité que dans son système de référence. En le disant, il prend certainement en compte cette autre idée de **Blaise PASCAL** dans ses *Pensées* qui dit que : « **Les secrets de la nature sont cachés ; le temps les révèle d'âge en âge (...) vérité au delà des Pyrénées erreur au-delà** » Pour dire que, le temps montre les limites scientifiques. S'il faut donc croire que la vérité existe, c'est en tant qu'elle est constamment évolutive.

C'est dire qu'aucune vérité n'est donnée de façon définitive et chaque vérité dépend de l'évolution des connaissances ainsi que des moyens de connaissance. Parfois même, elle dépend du domaine de connaissance dans lequel l'on évolue.

2 – La vérité comme une donnée subjective

Ce qui précède nous laisse percevoir aisément que les critères qui fondent la vérité varient généralement en fonction du temps et même du contexte, mais aussi de la conception de chacun. En d'autres termes, la vérité est circonstancielle et subjective. C'est dire que la vérité est relative à l'état de la connaissance du moment, de chacun. Comme le souligne **Gaston BACHELARD** : « **Il n'y a pas de vérités premières : il n'y a que des erreurs premières.** » *Rationalisme appliqué*. C'est dire que la vérité n'est pas dépourvue de toute subjectivité car le sujet conscient est toujours celui qui élabore la connaissance, et opère des choix dans les objets ; d'où sa subjectivité. Par exemple, l'hypothèse, point de départ de toute vérité scientifique, est l'idée première du savant. Le savant invente en partant des éléments de son univers. Il imagine des hypothèses à partir des données de son univers vécu. La confirmation de cette hypothèse en devenant loi ou théorie rend compréhensible cet univers. Cela montre donc qu'au fondement de la démarche scientifique se trouve la croyance car le savant croit en sa méthode comme une méthode infaillible, comme un modèle et aussi en la possibilité d'accéder à la vérité contrairement aux sceptiques. Comme l'a montré **Claude BERNARD**, l'hypothèse est perçue comme une réponse anticipée suivant la démarche expérimentale.

Mais devant cette relativité de la vérité, que peut le langage pour espérer pouvoir en rendre compte ?

III – LE POUVOIR ET LES LIMITES DU LANGAGE.

A – Les avantages du langage.

1 – Le langage comme moyen privilégié dans l'expression de la vérité.

Dans la conception religieuse, en générale et selon *La Sainte BIBLE* en particulier, le pouvoir du langage est un don de Dieu à l'homme. En effet, selon le premier verset, du premier chapitre de *l'Évangile selon Jean* : « **Au commencement était la parole et la parole était avec Dieu, et la parole était Dieu.** » Ainsi, tout comme Dieu, la parole a un pouvoir divin et confère à l'homme du pouvoir par la parole. Cependant, pour la linguistique moderne, le pouvoir du mot ou du langage est simplement lié aux conditions socio-culturelles de son emploi.

Ici l'on explique que le rapport évolutif entre le signifiant et le signifié est conventionnel ou arbitraire. Dans son œuvre *La phénoménologie de la perception*, **Maurice MERLEAU-PONTY (1908-1961)**, affirme que : « **Notre pensée traîne dans le langage, et toute vérité est par le langage.** ». C'est dire que le langage est le canal d'expression de la pensée ou de la vérité. Autrement dit, nos pensées et nos vérités ont le langage à la fois comme lieu de conception et moyen de transmission. En ce sens nous retenons avec **Thomas HOBBS** cette remarque : « **Là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté.** » Léviathan. Ce qui implique l'idée que la vérité est intimement liée au langage. En réalité, avec **PLATON** et cela depuis l'Antiquité, la pensée est un « **dialogue intérieur** » ; là où il y a pensée il y a langage et inversement. Pour lui donc, le langage et la pensée sont comme le recto et le verso (l'endroit et l'envers) d'une même feuille. Ce qui fait dire à

Friedrich HEGEL, dans *La phénoménologie de l'esprit* que : « **C'est dans les mots que nous pensons (...). Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.** » Autrement dit, sans le langage ou en dehors du langage, la vérité ne peut être. De même, toute pensée parce que conçu dans le langage, doit pouvoir être dite exactement. C'est bien le sens de cette phrase de **Nicolas Boileau (1636-1711)**, dans *L'art poétique*, chant I : « **Tout ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément.** » Ou « **Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément.** » C'est dire que le langage est parfaitement capable de traduire tout ce que nous pensons ou ressentons si et seulement si cette pensée ou ce sentiment lui-même a été

bien conçu. Ainsi les mots sont les images des êtres et des choses. Si on ne peut dire c'est qu'on dit mal. En effet, s'il nous semble que les mots manquent pour le dire, ce n'est peut-être pas le langage qui est en cause mais la capacité personnelle, le génie propre de l'individu à l'expression, la patience et le travail de chacun dans la lente maturation de la parole. Il ne faut donc pas confondre indicible et non-dit. C'est dire qu'une pensée inexprimée est une pensée indéterminée, c'est-à-dire une absence de pensée. **Louis Lavelle** a donc raison de dire : « **Le langage n'est pas comme on le croit souvent, le simple vêtement de la pensée, il en est le corps véritable** ». *La parole et l'écrit*. P.25 Tout est donc réductible au langage, tout peut être dit.

2 – Le langage comme facteur de cohésion sociale.

Le langage permet d'unir les hommes. Elle est créatrice de cohésion sociale car elle revêt une valeur morale. Elle est prescrite par l'éducation comme une condition de la cohésion sociale. C'est une exigence de toutes les sociétés et de toutes les religions. La vérité rapproche et consolide les liens de ceux qui la partagent : communauté scientifique, religieuse, politique. Comme le dit **NIETZSCHE** dans *Le gai savoir* : « **Les hommes ont besoin, sinon de vérité, du moins de certitudes, ne serait-ce que parce que les certitudes partagées maintiennent un accord entre les hommes.** »

Mais n'y a-t-il pas de limites au langage dans sa prétention à atteindre la vérité et à l'exprimer ?

B – Les limites du langage à exprimer la vérité.

1 – Les insuffisances du langage

L'expérience du vouloir-dire nous montre que ce n'est pas tout ce que nous avons en pensée que nous pouvons dire, car il nous arrive des moments où le langage est incapable de traduire fidèlement cette pensée, en lui trouvant le mot qu'il faut, avec exactitude. Il en est de même de nos sentiments. Cela nous conduit alors à émettre deux remarques pertinentes que font ici l'écrivain et encyclopédiste français **Dénis DIDEROT** (né le 5 octobre 1713 à Langres et mort le 31 juillet 1784 à Paris) et le philosophe français **Henri BERGSON** (né le 18 octobre 1859 à Paris, ville où il meurt le 4 janvier 1941). Pour **DIDEROT**, chacun de nous doit faire cet aveu : « **Je crois que nous avons plus d'idées que de mots ; combien de choses senties et qui ne sont pas nommées.** », In *Le rêve de d'Alembert*. Pour **BERGSON**, nous devons admettre que : « **Nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage.** » *Essai sur les données immédiates de la conscience*. En d'autres termes, la pensée et le langage n'ont pas les mêmes dimensions. Pour lui, les mots n'entretiennent avec les sentiments et les pensées qu'un rapport équivoque, les retranscrivant de manière imparfaite, dans la mesure où ils renvoient à des vécus psychiques qui sont à chaque fois spécifiques à la personne, en d'autres termes qui sont individuels, alors que les mots sont de l'ordre du collectif et partant, de l'impersonnel. La pensée doit être plus vaste que le langage. En plus, la pensée ou nos sentiments sont personnels et continus alors que le langage est impersonnel et discontinu. Il y a même pire. Car pour nous donner bonne conscience et nous considérer comme maître et sujet conscient, nous disons que nous n'affirmons que ce que nous avons pensé. Malheureusement, l'expérience du lapsus est une réalité humaine. Il y a en effet des erreurs involontaires qui nous font dire autre chose que ce que nous avons pensé et voulons dire. C'est cette imperfection du langage qui fait dire à **John LOCKE** (1632-1704) que : « **Le langage nous trompera parfois.** » *Essais sur l'entendement humain*. D'après lui, penser que le langage est capable de dire exactement ce que nous avons pensé est une erreur. La parole peut être source d'abus, d'erreurs et même de tromperies, comme c'est le cas de la rhétorique chez les Sophistes. Et c'est cela qui est à la base des

incompréhensions et des controverses inutiles qui posent problème dans la connaissance. C'est pourquoi, il écrit dans la même œuvre ceci : « **S'il n'y avait ces imperfections du langage comme instrument de connaissance, un grand nombre des controverses qui font tant de bruit dans le monde cesseraient d'elles-mêmes ; et le chemin de la connaissance s'ouvrirait plus largement, ainsi que, peut-être, le chemin de la paix** ». [Locke, *Essai sur l'entendement humain*, (1690 III, chap. IX, § 21.) C'est d'ailleurs pour mettre fin à toutes ces controverses inutiles que le philosophe et mathématicien autrichien, puis britannique **Ludwig Josef Johann Wittgenstein** nous donne ce conseil : « **Ce dont on ne peut parler, il faut le taire** ». *Tractatus logico-philosophique*.

2 – Le langage comme source d'abus, d'erreurs et même de tromperies.

Il faut le reconnaître, le langage ne traduit pas toujours la vérité. Comme le reconnaît **Henri BERGSON** : « **Le langage nous trompera parfois sur le caractère de la sensation éprouvée (...)** nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage. » *Essai sur les données immédiates de la conscience*. C'est dire que la parole peut être source d'abus, d'erreurs et même de tromperies. Ce fut le cas de la rhétorique chez les Sophistes, qu'ils exploitaient pour dire des contre-vérités.

CONCLUSION

Ainsi, telle qu'analysée, la vérité relève de la capacité de la communication et du langage à la traduire. Seulement, la polysémie qui la caractérise montre bien que cette tentative est vouée généralement à un échec au vu de sa relativité et des limites même du langage à l'exprimer avec fidélité. C'est pourquoi, dans le domaine de la connaissance justement, nous devons utiliser les méthodes les plus adéquates pour définir la vérité de la meilleure façon qu'il soit. C'est à ce niveau que les sciences veulent privilégier leurs méthodes. Mais n'y a-t-il de vérité que scientifique ?

ACTIVITE D'APPLICATION

Ecris vrai ou faux devant les affirmations suivantes.

La capacité linguistique n'appartient en propre qu'à l'homme, et le distingue de tous les autres vivants.	
Le langage est un système de signes et un ensemble de moyens de communication entre les hommes.	
La communication animale est un code de signaux identique au langage humain.	
Le langage humain est plus riche de significations et surtout, il est capable d'invention et de progrès	

SITUATION D'EVALUATION

Dans le cadre d'une réflexion sur les conditions d'élaboration de la connaissance, les élèves de la classe de Tle A ont eu le texte ci-dessous comme support.

Fais-en l'étude ordonnée et dégage son intérêt philosophique.

TEXTE

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute. En effet, par quoi notre pouvoir de connaître pourrait-il être éveillé et mis en action si ce n'est par des objets qui frappent nos sens et qui, produisent par eux-mêmes des représentations et d'autre part, mettent en mouvement notre faculté intellectuelle, afin qu'elle compare, lie ou sépare ces représentations, et travaille ainsi la matière brute des impressions sensibles pour en tirer une connaissance des objets, celle qu'on nomme l'expérience ? Ainsi, chronologiquement, aucune connaissance ne précède en nous l'expérience et c'est avec elle que toutes commencent.

Mais si toute notre connaissance débute avec l'expérience, cela ne prouve pas qu'elle dérive toute de l'expérience, car il se pourrait bien que même notre connaissance par expérience fût un composé de ce que nous recevons des impressions sensibles et de ce que notre propre pouvoir de connaître (simplement excité par des impressions sensibles) produit de lui-même : addition que nous ne distinguons pas de la matière première jusqu'à ce que notre attention y ait été portée par un long exercice qui nous ait appris à l'en séparer.

Emmanuel KANT, critique de la raison pure.

Corrigé

I-PROBLEMATIQUE DU TEXTE

Thème : Le processus de la connaissance.

Problème : Comment s'élabore notre connaissance ?

Thèse : Pour KANT, toute notre connaissance débute avec l'expérience, mais ne dérive pas toute de l'expérience.

Antithèse : La connaissance relève exclusivement de l'expérience.

Intention : Montrer l'ordre chronologique de l'élaboration de la connaissance.

Enjeu : Fondement de la connaissance.

II- STRUCTURE LOGIQUE DU TEXTE EN VUE DE SON ETUDE ORDONNEE.

Premier mouvement : (11-19) « Que toute notre connaissance (...) c'est avec elle que toutes commencent. » : La connaissance commence par l'expérience.

Deuxième mouvement : (110-117) « Mais si (...) l'en séparer. » : L'expérience à elle seule ne fonde pas la connaissance. La connaissance par l'expérience requiert elle-même le concours du pouvoir a priori de l'esprit.

III- INTERET PHILOSOPHIQUE ET REFERENCES POSSIBLES.

A- Critique interne : Texte pertinent et cohérent au regard de la congruence de l'intention et de l'argumentation de l'auteur.

A. Critique externe

B.

Rappel de la thèse : toute notre connaissance débute avec l'expérience, mais ne dérive pas toute de l'expérience.

Axe1 : La connaissance ne peut se comprendre dans une perspective uniquement empiriste (dont la source est dans l'expérience). Toute connaissance suppose des intuitions et des concepts, nécessaires et inséparables. Sensibilité et entendement sont les deux sources de notre connaissance. KANT montre que la connaissance résulte à la fois de l'expérience et de la raison. A la suite de KANT, Claude BERNARD dans Introduction à l'étude de la médecine expérimentale et Gaston BACHELARD, dans Le nouvel esprit scientifique, soutiennent la solidarité de la théorie et de l'expérience dans les sciences.

Axe2 : Contrairement à KANT les empiristes pensent que la connaissance relève exclusivement de l'expérience et les rationalistes trouvent dans la raison l'unique source de celle-ci.

EXERCICES

ACTIVITE D'APPLICATION 1

- Dans le tableau ci-dessous relie chaque citation à l'auteur qui lui correspond

1- « Qui connaît les mots, connaît les choses. »	a- Thomas HOBBS
2- « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément. »	b- Nicolas Boileau
3-« C'est dans les mots que nous pensons (...) Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. »	c- PLATON
4- « Grâce aux dénominations correctes, le langage permet à l'homme d'élaborer une science de la nature et de lui-même. »	d- Friedrich HEGEL
	e- ARISTOTE

ACTIVITE D'APPLICATION 2

Réponds par vrai ou faux aux affirmations suivantes

La vérité dépend de ce que dit le savant, sans vérification de ses assertions.	
Pour le scepticisme, il n'existe pas de vérités objectives.	
La vérité s'impose à nous par son apparence, pour les sophistes	

ACTIVITE D'APPLICATION 3

Complète les phrases avec les mots suivants : **incommensurable - le sentiment- Le langage**
 nous trompera parfois sur le caractère de la sensation éprouvée.
 La pensée demeureavec le langage.
 Le langage appauvrit, lui fait perdre son originalité.

SITUATION D'ÉVALUATION 1

Dans le cadre d'un travail de recherche sur le rapport entre le langage et la vérité, les élèves de la classe de TA sont soumis au sujet suivant : Une pensée cohérente est-elle nécessairement vraie ?

Dans une production argumentée, donne ton point de vue sur cette question.

CORRIGE

I – Définition des expressions et termes essentiels

Pensée cohérente : - pensée logique, raisonnement logique. La logique est la science des formes nécessaires de la pensée et elle se propose principalement d'établir des règles de déduction des propositions. Argumentation rigoureuse sans contradiction.

Nécessairement : absolument, forcément, inévitablement.

Vraie : conforme à la vérité ; caractère d'une proposition ou d'une représentation qui correspond à un fait.

II – Problème à analyser

Un raisonnement logique est-il absolument conforme à la vérité ?

III – Axes d'analyse et références possibles

Axe 1 : La cohérence de la pensée comme critère de la vérité

- Dans le domaine des sciences formelles, la vérité d'une proposition va de pair avec la forme du discours. Elle est issue de l'accord de la pensée avec elle-même. La vérité dépend absolument de la cohérence logique. Elle ne porte pas sur la réalité ou la matérialité des propositions.

Cf. **Aristote** dans L'organon ou **Descartes**, Discours de la méthode.

Cf. ARNAULD ET NICOLE : « **La logique est l'art de bien conduire sa raison dans la connaissance des choses** ». *La logique ou l'art de bien penser, dite Logique de Port-Royal*, 1662.

- Dans les mathématiques, l'axiomatique est une construction totalement formalisée où l'abstraction est complètement réalisée.

Cf. **Bourbaki**, Éléments de mathématique.

Cf. **Robert BLANCHE**, L'axiomatique.

Axe 2 : La cohérence de la pensée ne suffit pas à établir la vérité

- Si la pensée cohérente est vraie du point de vue de la forme, il en va autrement du point de vue du contenu. Le concept de vérité n'est donc pas nécessairement assujéti à la cohérence de la pensée. (Aristote, exemple du syllogisme)

- Dans les sciences expérimentales, la vérité consiste plutôt dans la vérification des hypothèses.

Cf. **Claude Bernard**, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

Cf. **Gaston Bachelard**, *Le rationalisme appliqué*.

- Nous atteignons le fondement du vrai par le cœur.

Cf. **Pascal**, *Les Pensées* « **Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point [...] c'est le cœur qui sent Dieu et non la raison** ».

SITUATION D'ÉVALUATION 2

Sujet : **Parler, est-ce ne dire que la vérité ?**

I- Définitions des termes et expressions essentiels

Parler : Faire usage de la parole ; s'exprimer ; communiquer à travers des mots.

Ne dire que : N'exprimer que ; ne traduire que ; ne se résumer qu'à.

La vérité : Caractère de ce qui est vrai ; adéquation de la pensée avec elle-même et avec le réel.

II- Reformulation du sujet

Faire usage de la parole traduit-il qu'il y a nécessairement adéquation de la pensée avec elle-même et avec le réel ?

III- Problème à analyser

Le langage exprime-t-il essentiellement le vrai ?

IV- Axes d'analyses et références possibles

AXE1 : Le langage exprime le vrai.

ARG1 : Le langage est l'expression de nos pensées.

Cf. **Friedrich HEGEL** : « **C'est dans les mots que nous pensons (...). Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.** » *La phénoménologie de l'esprit*.

ARG2 : Les mots donnent sens aux choses.

Cf. **PLATON** : « **Qui connaît les mots, connaît les choses.** » *Le Cratyle*.

AXE2 : La parole est lacunaire dans l'expression de la vérité.

ARG1 : Le discours ne traduit pas toujours la vérité.

Cf. **Henri BERGSON** : *« **Le langage nous trompera parfois sur le caractère de la sensation éprouvée (...) nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage.** » *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

ARG2 : La parole peut être source d'abus, d'erreurs et même de tromperies.

Cf. La rhétorique chez les **Sophistes**.

Cf. Le lapsus linguae chez **FREUD**.

DOCUMENTS A CONSULTER

Sigmund FREUD, *L'avenir d'une illusion*

André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*

Auguste COMTE, *Cours de philosophie positive*

ARNOLD et NICOLE, *La logique ou l'art de penser*

Gaston BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique.*

Henri POINCARRE, *La science et l'hypothèse*

GALILEE, *L'Essayeur.*

John LOCKE, *Essais sur l'entendement humain.*

Karl Raimond Popper, *La logique de la découverte scientifique.*

Max Planck, *Initiation à la physique.*

Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*

François RABELAIS, *Pantagruel*

Emmanuel KANT, *Critique de la faculté de juger ; Critique de la raison pure*

Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*

ARISTOTE, *Traité sur les parties des animaux*

René DESCARTES, *Discours de la méthode ; Les Méditations Métaphysiques ; Règles pour la direction de l'esprit.*

Francis BACON, *Dignitate et augmentis.*

Bertrand RUSSELL, *Mysticisme et logique*

Blaise PASCAL, *Pensées et Opuscules*

Jean PIAGET, *Epistémologie des sciences*